



La phytothérapie, un secteur à reconquérir

Interview du Pr. JAMAL BELLAKHDAR

Propos recueillis par Imounachen Zitouni

Rédaction Infosanté : Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

Réponse du Pr. Jamal Bellakhdar

J'ai fait mes études de pharmacie à Toulouse. En 1969, j'ai obtenu mon diplôme de pharmacien. Je suis alors rentré au pays, où j'ai occupé tout de suite la fonction de chef du Laboratoire de Toxicologie et de Recherches Médico-légales à l'Institut National d'Hygiène.

En 1979, j'ai ouvert ma pharmacie à Rabat, en même temps que je continuais d'assurer l'encadrement de recherches et des suivis d'études doctorales à la Faculté des sciences, à la Faculté de médecine et à l'IAV (Institut Agronomique et Vétérinaire).

Je me suis également impliqué dans la création du secteur pharmaceutique coopératif (du moins l'était-il au départ) dont la vocation était d'améliorer la distribution et l'accès au médicament, puisque je suis l'un des membres fondateurs des Sopha et de Promopharm. J'ai aussi participé à la restructuration et aux actions des organismes professionnels de pharmaciens.

Pendant tout ce temps-là, parallèlement à mes activités publiques, j'ai continué, à titre personnel, à mener des recherches sur la pharmacopée traditionnelle marocaine.

En 1992, contraint de m'expatrier pour des raisons personnelles, j'ai rejoint en qualité de chercheur le

Centre des Sciences de l'Environnement et l'Institut Européen d'Écologie à Metz (France), et j'en ai profité pour passer mon doctorat en Ethnobotanique.

En 2007, j'ai choisi de revenir au Maroc pour y reprendre mes activités professionnelles et scientifiques.

Je travaille actuellement sur différents projets en rapport avec le monde végétal, l'écologie et le développement durable, notamment un grand projet de l'Agence du Sud portant sur la valorisation le patrimoine Ouest Saharien. Ce travail se concrétisera par la publication d'un livre sur les ressources naturelles et patrimoniales du Maroc ouest-saharien. Cet ouvrage sera édité en 4 tomes : Géographie/ Histoire/ Économie et Sociologie/ Anthropologie, à paraître durant le premier semestre 2015.

Où est ce que l'usage des plantes médicinales trouve t-il son origine au Maroc ?

C'est difficile d'en parler en quelques minutes, tellement il y a de choses à dire sur le sujet. Pour faire court, je dirais que la médecine traditionnelle marocaine trouve ses racines dans la médecine arabe classique, à laquelle se sont ajoutés des innovations produites localement par les populations. On peut dire que c'est sur cette base que la médecine traditionnelle s'est constituée au Maroc.

Et l'apport berbère ?

Bien sûr qu'il y a eu un apport berbère ! Même si son fond doctrinaire est arabe, la médecine traditionnelle marocaine est bien entendu organiquement

arabo-berbère dans sa constitution. Les 2 ethnies ont contribué à l'égalité à l'émergence du savoir thérapeutique maghrébin, avec également une contribution africaine, juive et andalouse.

Qu'en est-il aujourd'hui de cette médecine traditionnelle ? Que devons-nous en faire ?

La médecine traditionnelle marocaine a précédé la médecine moderne. Elle est plus ancienne qu'elle et ce statut d'antériorité lui donne une légitimité et le droit de continuer d'exister. Je rappelle cela parce qu'une grande question se pose avec insistance aujourd'hui : pourquoi ne réglementerait-on pas la médecine traditionnelle ?

À cette question, je réponds ceci : d'abord cette médecine a le droit d'exister en tant qu'héritière de la médecine arabe ancienne ; ensuite, cette médecine assure encore des prestations, notamment dans les zones rurales là où l'offre actuelle en soins ne répond pas à tous les besoins. Elle n'est donc la concurrente de personne et le discours selon lequel ces herboristes sont inutiles, voire même nuisibles, au prétexte que nous avons aujourd'hui assez de médecins et de pharmaciens, ne tient pas la route. Toutes les enquêtes montrent que toute une frange de la population continue d'avoir recours à la pharmacopée traditionnelle pour des

raisons économiques ou culturelles.

D'autre part, cette médecine traditionnelle, elle même, peut évoluer. Dans beaucoup de pays de tradition médicale arabo-islamique, le secteur de l'herboristerie traditionnelle

“ Le discours selon lequel ces herboristes sont inutiles, voire même nuisibles, au prétexte que nous avons aujourd'hui assez de médecins et de pharmaciens, ne tient pas la route...” ”

s'est modernisé. C'est le cas de l'Indonésie, de la Malaisie et de l'Égypte, de la Syrie où les officines d'herboristerie sont tenues désormais par des pharmaciens diplômés. Le secteur moderne étant saturé, beaucoup de pharmaciens se sont reconvertis dans le segment traditionnel du médicament. Leur arrivée dans ce secteur, a permis de rationaliser cette pratique.

L'évolution que suivra le Maroc sera, sans doute, identique. D'ailleurs, on voit déjà des pharmaciens se spécialiser dans les domaines de la parapharmacie, de la diététique, du bien-être, etc.

Pour résumer, je dirais qu'au lieu d'interdire et de légiférer, sans autre résultat que de créer un vaste champ de non-droit qui ne sera pas déserté pour autant par les gens, il vaut mieux laisser les choses évoluer naturellement.

Comment jugez-vous l'évolution de l'usage des plantes médicinales au Maroc ?

La médecine traditionnelle au Maroc connaît deux types d'évolution : La première évolution est positive. En effet, les vrais herboristes de métier ont, pour la plupart, arrêté d'eux-mêmes de vendre certains produits toxiques, comme les dérivés de l'arsenic ou le chardon à glu (*Atractylis gummifera*, addad), et ceux qui continuent à vendre ce dernier, attirent l'attention des acheteurs sur son usage strictement externe en raison de sa toxicité.

La seconde évolution, négative, est la grande pression qui commence à s'exercer sur certaines plantes. En effet, autrefois, quand l'herboriste avait besoin d'une plante, il allait la récolter lui même, puis la séchait et la conditionnait avant de l'écouler dans son échoppe. De plus, il ne pouvait se rendre partout et ne pouvait ramener chaque fois que des quantités réduites.

Ce travail fastidieux était en soi un facteur limitant qui régionalisait l'utilisation des plantes et permettait en même temps de réduire les dommages apportés à la biodiversité. Aujourd'hui, l'herboriste ne fait plus ce travail. C'est le grossiste qui procède aux récoltes et les lui livre dans son échoppe. Il suffit aujourd'hui de payer pour avoir tout ce qu'on veut. Cette marchandisation de la plante médicinale porte une atteinte à la biodiversité, mais aussi à la transmission du savoir, car la facilité de ravitaillement facilite le travail aux charlatans et ouvre la porte à toutes les dérives commerciales.

Pouvez-vous nous dire un peu plus sur l'atteinte à la biodiversité au niveau mondial ?

La phytothérapie moderne fait appel pour une grande part à des plantes cultivées car elle a besoin d'une qualité reproductible, ce que l'on n'a pas avec les plantes sauvages. Ce n'est donc pas elle qui représente le plus grand danger pour la biodiversité.

À travers le monde, certaines médecines traditionnelles exercent une pression très forte sur de nombreuses espèces, qui se sont aujourd'hui raréfiées. Pour illustrer ce point, je citerai l'exemple de la médecine traditionnelle chinoise qui a recours à beaucoup de produits provenant d'espèces rares : cornes de rhinocéros, nids d'hirondelle, etc. Le préjudice de cette médecine était limité quand la population chinoise ne dépassait pas 120 millions d'habitants, ce qui était le cas au XVe siècle, à l'époque où cette médecine a achevé de se constituer. Maintenant qu'ils sont plus d'un milliard et qu'en plus leur médecine s'exporte, cette pression sur les espèces rares chinoises est devenue tellement forte que même des associations chinoises confucianistes, autrement dit traditionalistes, se sont élevées contre le maintien de l'usage de ces espèces rares.

On peut citer aussi le phénomène des nouveaux riches qui ont les moyens de tout acheter. Ces nouveaux milliardaires des pays émergents dont beaucoup sont restés attachés à leurs traditions, ont la possibilité d'acheter, à n'importe quel prix, des remèdes provenant d'espèces animales ou végétales protégées dont le commerce est mondialement prohibé : musc chevrotain, hippocampes, verge de tigre, etc. De ce fait, ils participent grandement à entretenir un marché clandestin de ces produits.

On a longtemps pensé que la société industrielle seule détruisait la biodiversité, mais les sociétés traditionnelles participent de plus en plus à cette destruction.

Au Maroc, qu'en est-il de la qualité des produits de phytothérapie?

Par le passé, le savoir se transmettait de maître à apprenti, alors qu'aujourd'hui n'importe qui peut ouvrir une échoppe de plantes médicinales. La conséquence en fût le développement du charlatanisme. Même quand il s'agit de produits qui ont toute l'allure de la phytothérapie moderne. À titre d'exemple, ce que vendent les herboristes sous le nom d'huile de jojoba, huile de nigelle ou d'huile de bourrache ne sont en réalité que de mauvais oléats (1) qui ne contiennent que les quantités infimes de l'huile indiquée sur l'étiquette. C'est le cas aussi très souvent de « l'huile d'avocat » qui n'est pas une huile pure, mais une huile alimentaire avec quelques gouttes d'huile d'avocat.

Beaucoup d'autres huiles essentielles retrouvées dans le commerce sont synthétiques. Ce qui est vendu comme l'huile essentielle de rose par exemple, c'est une H.E. artificielle (un mélange de géraniol-citronellol-linalol synthétiques) ou de l'huile essentielle de Geranium rosat, qui tiennent lieu d'H.E. de rose bon marché.

Au final, la marchandisation tous azimuts, que connaît la phytothérapie a provoqué une multiplication des dérapages réduisant l'offre à des produits de mauvaise qualité.



Mentha pulegium

(1) Un oléat est une macération d'une plante dans une huile ou la dissolution d'une substance (huile grasse coûteuse, huile essentielle, produit chimique) dans une huile (Extraction par l'huile).

Comment expliquez-vous l'engouement actuel pour la phytothérapie?

Je voudrais rappeler que pour la population rurale, on ne peut pas parler d'engouement mais de nécessité.

Pour le reste, cet engouement est une réaction à la chimiothérapie débridée et à la société de consommation. Ce phénomène, qui a commencé en Europe, s'inscrit dans le cadre de l'essor que connaît aujourd'hui la pensée écologique qui se présente avec de multiples facettes : Manger sainement, respecter la nature, économiser l'énergie, pratiquer le sport, voyager de manière éthique, réduire le volume des déchets et les recycler, etc. Ce qui est plutôt une bonne chose.

Le pharmacien marocain joue-t-il le rôle qu'il devrait vis à vis de la phytothérapie ?

Les pharmaciens ont le bagage intellectuel pour pouvoir conseiller les plantes.

À la fin de leur cursus, ils devraient connaître très bien une liste de 100 à 150 plantes de base. En revanche, ce qu'on peut constater c'est que le pharmacien marocain n'a qu'une formation théorique en phytothérapie. Généralement, il ne connaît pas la plante sur le terrain ! Et là, il serait souhaitable qu'il s'y mette en suivant des formations de manière autodidactique.

Qu'en est-il du circuit de distribution des plantes médicinales au Maroc?

Il faut absolument le revoir ! Il n'est pas organisé sur des bases scientifiques. Quelqu'un qui voudrait se lancer honnêtement dans ce domaine sera obligé d'importer ses plantes de France. Car, en France, quand on lui vend du thym, celui-ci sera botaniquement bien identifié et il saura s'il a acheté *Thymus vulgaris*, ou *Thymus serpyllum*. Au Maroc on vous dira c'est du zaater, de la zitra ou du tazukennit, or nous avons au moins trente espèces de thym, d'origan et de sarriettes qui portent ces noms de manière permutable ! et pas seulement du thym ! On va même aujourd'hui plus loin dans la précision en aromathérapie : on ne se contente pas du nom du genre et du nom d'espèce, mais on donne aussi le chimiotype principal.

La rigueur est exigée de plus en plus dans la phytothérapie. Si on prend le cas du romarin par exemple, les différentes espèces ne sont pas toutes actives dans les mêmes indications : il y a des romarins à cinéol et des romarins à verbénone dont le champ d'activité n'est pas le même.

Nous devons suivre de très près cette évolution pour répondre convenablement à la demande et exercer le métier de manière très professionnelle.

Comment faire alors?

Honnêtement, c'est aux pharmaciens de prendre l'initiative.

Aujourd'hui, la situation économique des pharmaciens est un peu délicate et la phytothérapie représente un marché à prendre. La récolte des plantes médicinales, la distillation des huiles essentielles et la vente des plantes médicinales sont l'affaire des pharmaciens.

Avec eux, les produits seraient mieux conditionnés, les effets secondaires mieux maîtrisés et les risques d'intoxication évités.

“ ...La récolte des plantes médicinales, la distillation des huiles essentielles et la vente des plantes médicinales sont l'affaire des pharmaciens. Avec eux, les produits seraient mieux conditionnés, les effets indésirables mieux maîtrisés et les risques d'intoxication évités...”

”

Peut-on dire sans sombrer dans le

chauvinisme que la flore marocaine est une vraie richesse nationale?

On peut le dire haut et fort, car c'est un fait !

Le Maroc est un carrefour géographique où coexistent tous les types de climats : méditerranéen, saharien, alpin montagnard et aride, on y trouve aussi des niveaux de pluviométrie très variables, tout cela étant favorable bien entendu au développement d'une flore diversifiée avec un taux d'endémisme végétal régional élevé.

Le climat tempéré qui règne chez nous a aussi permis l'acclimatation de très nombreuses plantes étrangères.



Préparation artisanale de l'huile d'argan dans la région d'Agadir

Photo - A. Derraji - Droits réservés

De plus, le Maroc a toujours été un carrefour humain qui a accueilli des populations d'origine diverses venues avec leurs traditions et leurs savoirs ethnobotaniques. Aujourd'hui, on compte environ 4200 espèces et sous-espèces végétales au Maroc. Ce qui représente un patrimoine naturel important.

Que pensez-vous des émissions radio qui traitent de la phytothérapie et dont certaines dérapent ?

On se braque beaucoup sur la radio, mais il y a aussi la presse écrite qui aborde la phytothérapie avec plus ou moins de succès et souvent de manière superficielle ou sensationnaliste (vertus "miraculeuses" des plantes, guérisons surprenantes) ou l'on mélange sans distinction le scientifique, le sacré, le magique Et la simple rumeur « il paraît que telle plante ... » suffit pour que les malades se ruent sur elle.

Concernant la radio, ces émissions sont tellement populaires qu'on a laissé parler tout le monde, en pensant bien faire. Pourquoi pas si les personnes qui conseillent sont compétentes! Au fait, la vraie question qu'on doit se poser est la suivante : pourquoi les pharmaciens n'iraient pas à la radio au lieu de laisser les autres faire ?

Je trouve, en effet, qu'on ne nous utilise pas assez, vu nos compétences. En Tunisie par exemple, les pharmaciens sont sollicités pour donner des cours de sciences naturelles dans les collèges, pour participer à des campagnes de sensibilisation et de vulgarisation, etc. Cela valorise la profession.

Au Maroc, il y a de bonnes volontés individuelles mais il faut qu'elles s'organisent.

Le pharmacien marocain traîne une mauvaise image, non justifiée. On a servi de bouc émissaire et on doit tout faire pour corriger cette injustice.

Que faire pour prévenir les intoxications dont le nombre ne cesse d'augmenter?

Je voudrais rappeler à ce sujet que le Centre Antipoison Marocain (CAPM) publie déjà une revue qui informe sur les plantes toxiques.

Aujourd'hui, il suffit qu'un «charlatan» lance une rumeur par rapport à une plante pour que les gens se jettent dessus. C'est notamment vraie pour les malades qui ont des pathologies chroniques ou incurables, qui sont donc sensibles à tout espoir de guérison ou de rémission de leur mal et qui, en désespoir de cause, peuvent avoir tendance à tout essayer, en se disant : on ne sait jamais

Les pouvoirs publics doivent veiller à sensibiliser les gens aux dangers du mésusage de certaines plantes. Ils doivent par exemple, placarder des affiches dans les centres de santé, les écoles, les caïdats, les mairies, avec les photos des plantes toxiques et des messages de mise en garde.

Il faut aussi que les pharmaciens prennent l'initiative d'entrer en contact avec les responsables de programmation des différentes chaînes de radio et télévision pour leur expliquer que les pharmaciens ont la compétence pour animer ce genre d'émissions et le faire sur des bases sérieuses.



Nerium oleander

QUESTIONS INATTENDUES

Vous êtes un fin connaisseur des plantes et vous côtoyez le monde végétal de très près depuis toujours, comment percevez-vous les plantes?

D'abord, les plantes sont des êtres vivants. Elles nous accompagnent dans notre existence. Elles nous aident à nous nourrir et à nous soigner. Les animaux dont nous tirons profit se nourrissent aussi des plantes.

Les plantes nous permettent de préserver un environnement sans lequel il n'y aura pas de vie sur terre. Le végétal doit, donc, être préservé autant que l'animal.

Le problème est que les humains n'ont pas la même sensibilité vis-à-vis des plantes que vis-à-vis des animaux. On a plus tendance à vouloir préserver un panda, un ours blanc ou un dauphin parce qu'ils nous renvoient à des images glamour, une aura que n'ont malheureusement pas les plantes dans l'opinion publique, car elles ne font pas l'objet de la même médiatisation.

C'est peut être tout simplement parce que les animaux nous ressemblent un peu plus ?

Oui, c'est vrai que nous percevons un peu les animaux comme nos cousins. Mais pas tous. La preuve est que personne ne se préoccupe du sort des vers de terre ou des cafards (rires). On s'émeut souvent pour des animaux mignons. D'ailleurs, avez-vous déjà entendu parler d'une association de protection des cafards ? Évidemment que non (rires).

De plus, les plantes menacées de disparition ne sont pas forcément les plus belles. Qui s'émouvra pour un petit chardon menacé de disparition ?

À t-on la preuve que Socrate est mort empoisonné par la ciguë ?

Il n'y a pas de doute là dessus. Les symptômes décrits dans la littérature correspondent bien à une intoxication par la ciguë. Socrate a choisi cette plante parce qu'elle permet de rester conscient jusqu'au bout.

Les plantes qui sont des remèdes peuvent donc être des poisons, un petit mot là dessus ?

Ce que je peux dire sur le sujet est que chaque peuple a son propre poison. Au Maroc, on utilisait le chardon à glu, les Ottomans, les dérivés de l'Arsenic, en Amérique du sud on se servait de plantes à curares, à Rome on utilisait la ciguë et l'hellebore et en Afrique des plantes à alcaloïdes, *Acokanthera* ou *Strophantus*.

Rappelons à propos de poisons et de toxiques, que

Moulay Idriss 1er est mort empoisonné sur ordre du khalife Haroun Er-Rachid qui voyait en lui un concurrent potentiel en raison de la légitimité que lui conférait sa qualité de descendant du Prophète. Il chargea de cette besogne l'un de ses agents qui répondait au nom de Chammakh. Arrivé au Maroc, ce dernier parvint à acquérir la confiance d'Idriss 1er et resta dans son entourage en attendant le moment favorable pour mettre son projet à exécution. Cette occasion lui fut donnée un jour qu'Idriss 1er fut sujet à une violente rage de dents. Chammakh lui proposa alors un masticatoire (siwak) spécial, soi-disant infaillible, dans lequel il avait incorporé une substance vénéneuse.

Les khalifes Abbassides avaient en effet à leur service des empoisonneurs attirés, et avaient l'habitude de se servir du poison comme d'une arme politique.

Tout laisse à croire que le poison utilisé était l'aconit car les symptômes de l'empoisonnement tels qu'ils nous ont été rapportés par les chroniqueurs arabes s'accordent avec le tableau clinique de l'intoxication par l'aconitine.

On attribue à la graine de nigelle (*Al habba assouda*) beaucoup de propriétés, qu'en est-il au juste ?

Scientifiquement parlant, elle est dangereuse, car elle est vésicante. Quand j'étais à l'institut d'hygiène, on recevait beaucoup de cas d'intoxications végétales. L'une des plus fréquentes était l'intoxication avec la nigelle. Pour confirmer cette toxicité on a étalé des graines de nigelle sur une peau de lapin soigneusement rasée, et on a constaté la formation d'une énorme vésicule sur cette peau.

Aujourd'hui, les graines de nigelle sont utilisées, à tort, pour soigner toutes les pathologies, mais la seule propriété qu'on lui reconnaît à ce jour est qu'elle est digestive. À côté de cela, elle est néphrotique! et peut avoir beaucoup d'effets néfastes.

Toutefois, utilisée à petites doses, comme quelques graines dans le pain, elle n'est pas dangereuse. Le problème est que les gens ont tendance à trop en prendre.

Une anecdote pour finir ?

Lors d'une enquête à laquelle j'ai participé au début de ma carrière dans le Gharb, où le paludisme était autrefois répandu, j'ai rencontré un *fqih* qui s'était spécialisé dans le traitement de cette maladie.

Son remède consistait à écrire un verset coranique sur les parois d'un bol qu'il donnait aux malades en leur demandant d'y rajouter de l'eau, de laver l'écriture avec cette eau et de la boire ensuite. Le plus étonnant dans cette affaire, c'est que cette potion faisait du bien aux malades. L'enquête a permis d'établir que l'encre utilisée par le *Fqih* contenait tout simplement de la nivaquine!